

LE NOM DES HYKSOS

Werner VYICHL

Après la 12^e dynastie l'Égypte traverse une période trouble. Le papyrus de Turin et la liste de Karnak donnent un certain nombre de noms de rois, d'autres se trouvent sur des scarabées et dans des inscriptions: ce sont les rois des 13^e et 14^e dynasties. Pendant ce temps, des étrangers venus d'Asie s'installent en Égypte: ils possèdent des armes de bronze, des chevaux, des chariots de guerre. Au temps du roi Toutimaïos, ils s'emparent du pouvoir. Ce sont les *Hyksos*, rois des 15^e et 16^e dynasties (1650 - 1550 av. J.-C.).

Nous possédons un passage de Manéthon (vers 300 av. J.-C.) qui nous renseigne sur cette période. Il se trouve conservé chez Flavius Josephus, écrivain juif du 1^{er} siècle après J.-C., dans son écrit *Contra Apionem* (1). Voici ce qu'il dit du temps du roi Toutimaïos:

"Sous son règne la colère divine souffla contre nous, je ne sais pourquoi, et, à l'improviste, des hommes d'une race inconnue, venue de l'Orient, eurent l'audace d'envahir notre pays, et, sans difficulté ni combat, s'en emparèrent de vive force. Ces gens se saisirent des chefs, incendièrent sauvagement les villes, rasèrent les temples des dieux et traitèrent les indigènes avec la dernière cruauté, égorgeant les uns, emmenant comme esclaves les enfants et les femmes. A la fin, ils firent roi un des leurs: *Salitis*. Il résidait à Memphis, levant des tributs sur les provinces supérieure et inférieure, et laissant des garnisons dans les places les plus convenables. Surtout il fortifia la région de l'Est, car il prévoyait que les Assyriens, devenus un jour plus puissants, convoiteraient son royaume et l'attaqueraient. Comme il avait trouvé, dans le nome sethroïte, une ville d'une position très favorable,

(1) W.G. Waddell, *Manetho*. With an English Translation. The Loeb Classical Library. Cambridge, Mass., Harvard University Press 1905, p. 85;
E. Drioton et J. Vandier, *Les Peuples de l'Orient Méditerranéen. L'Égypte*. Paris, PUF 1962, p. 289.

située à l'est de la branche bubastite, et nommée, d'après une ancienne tradition théologique, *Avaris*, il la rebâtit, la fortifia de très solides murailles; il y établit en outre une multitude de soldats, pesamment armés, 240.000 environ, pour la garder. Il y venait l'été, tant pour mesurer leur blé et payer leur soldat que pour les exercer soigneusement par les manoeuvres, afin d'inspirer de la crainte aux étrangers (...). On nommait tout ce peuple *Hyksos*, ce qui signifie "rois pasteurs", car *hyk*, dans la langue sacrée, signifie "roi" et *sos*, dans la langue vulgaire, veut dire "pasteurs". La réunion de ces deux mots donne *Hyksos* (2)".

Il est certain que Manéthon a pensé à *hyk* "roi" = *ḥk3* "chef, prince" et cette explication est correcte. S'il dérive *sos* d'un mot qui signifie non "terres étrangères", mais "bergers", il a été guidé par le terme copte *šos* "bergers" (3) Nous savons pourtant que la véritable désignation de ces rois était *ḥk3-w ḥ3s-w.t* "chefs des pays étrangers" (4).

Si nous reprenons l'étude de ces trois termes transmis par Manéthon, c'est uniquement parce que nous n'y voyons plus de simples approximations; il s'agit, en effet, de correspondances rigoureusement exactes qui s'insèrent parfaitement dans les systèmes morphologiques de l'égyptien et du sémitique, en l'occurrence de l'arabe.

Hyk "roi"

Manéthon donne comme prononciation $\acute{\upsilon}\kappa$ = *hyk*. Or, ce mot ne doit pas être prononcé à la française, mais à la grecque ou, plus exactement, à la grecque du temps de Manéthon. A cette époque-là $\upsilon = y$ avait la valeur d'un u (= *ou* français) et cette même lettre servait également à transcrire le son de l' \bar{o} copte ($\omega = \bar{o}$):

(2) Ἱκσώς: βασιλεῖς ποιμένες "rois pasteurs".

(3) Copte ⲥⲟⲩⲟⲩ , égyptien: ḥk3-w ḥ3s-w "les bédouins du Nord-Est d'Égypt" (*Wb.* IV, p. 412, 10).

(4) Le titre *ḥk3 ḥ3s-w.t* se rencontre, dès la 12^e dynastie, pour désigner les chefs des tribus asiatiques qui venaient apporter des présents aux puissants nomarques de Béni Hasan (E. Drioton et J. Vandier, *L'Égypte*, p. 289).

(a) Formes grecques		(b) Formes coptes	
Ἄβυδος	"Abydos" (n.loc.)	ΕΒΩΤ	(0) <i>Abōt</i>
Ἄθυρ	"Athyr" (mois)	ϣΔΘΩΡ	(S) <i>Hathōr</i>
Νέφθυς	"Nephtys" (déesse)	ΝΕΒΘΩ	(0) <i>Nebthō</i>
Παυλί	"Payni" (mois)	ΠΔΩΝΕ	(S) <i>Paōne</i>
Τέντυρις	"Tentyris" (n.loc.)	ΝΙ ΤΕΝΤΩΡΕ	(S) <i>Tentōre</i>
Τυβί	"Tybi" (mois)	ΤΩΒΕ	(S) <i>Tōbe, etc.</i> (5).

Par conséquent, *hyk* (ϣκ) correspond bien à une forme **hōk* en copte, participe de verbe *ḥk3* "gouverner, dominer, occuper":

(a) Copte	(b) Reconstruction	(c) Structure
ϣΩC	(S) "pasteur" * <i>šāšis</i>	(<i>šōšes</i>)
-Τωρϣ	(A) "rouge" * <i>dāšir</i>	(<i>dōšer</i>)
Βωων	(S) "mauvais" * <i>bāšin</i>	(<i>bōšen</i>)
ογωβϣ	(S) "blanc" * <i>wābiḥ</i>	(<i>wōbeḥ</i>)
ογωτ	(S) "frais" * <i>wāšid</i>	(<i>wōšed</i>)
βωβ	(S) "faible" * <i>gābiy</i>	(<i>gōbey</i>)

Dans tous ces cas il s'agit d'anciens participes:

šāšis "celui qui traverse (le pays), qui nomadise",

dāšir "étant rouge";

bāšin "étant mauvais",

wābiḥ "étant blanc",

wāšid "étant frais, vert",

gābiy "étant faible".

Les adjectifs à forme participiale proviennent de verbes de qualité (par ex. *wbḥ* "devenir blanc" = "blanchir"). En égyptien les adjectifs sont dérivés des verbes, en français, au contraire, les verbes (par ex. "blanchir") sont dérivés des adjectifs ("blanc").

La forme * *ϣωκ* (*hōk*) provient d'un ancien participe: **ḥākis* est "celui qui gouverne". La forme est donc la même que celle de la désignation du "pasteur": *šāšis* "celui qui nomadise, qui traverse le pays".

(5) Hermann Ranke, *Keilschriftliches Material zur altägyptischen Vokalisation*. Abhandlungen der Königl. Preussischen Akademie der Wissenschaften. Jahrgang 1910. Philosophisch-historische Klasse, p. 73.

La même forme participiale existe en sémitique. Elle y forme de nombreux substantifs et adjectifs. En arabe nous avons *sāriḥ* "berger qui laisse librement paître son troupeau", *rā'iy* "berger", *ḥākim* "gouverneur", *mālik* "qui règne", *sāliḥ* "vertueux", *ḥamid* "acide". *māliḥ* "salé", etc.

Si nous avons pu déterminer une seule forme pour les deux noms cités par Manéthon, **ḥōk* "roi" et **šōs* "pasteur", les transcriptions grecques, *hyk* (ὕκ) et *sōs* (σῶς) présentent cependant deux voyelles différentes. En effet, on s'attendrait, soit à *hyk* (ὕκ) et à **sys* (σύς), soit à **ḥōk* (ὥκ) et à **šōs* (σῶς). Pourtant, cette différence n'informe nullement notre démonstration. Il s'agit tout simplement, dans un cas (ὕκ) du singulier et dans l'autre (σῶς) du pluriel:

(a) Reconstruction	(b) Copte	(c) Transcription
sg. <i>ḥāṣik</i> "prince"	*ϣωκ (S) = *ḥōk	ὕκ
pl. <i>ḥāṣik-ū</i> , puis <i>ḥaṣk-ū</i>	*ϣοοκ (S) = *ḥō3k	*ὥκ
sg. <i>šāṣis</i> "pasteur"	ϣωϥ (S) = *šōs	*σός
pl. <i>šāṣis-ū</i> , puis <i>šaṣs-ū</i>	ϣοοϥ (S) = *šō3s	σῶς

*Ḥōk, terme de la langue sacrée, est donc la forme du singulier, šō3s, pluriel de la langue vulgaire présente par conséquent une forme différente.

sōs "terres étrangères"

Les inscriptions nous apprennent que le terme de Hyksos ne signifie pas les "rois pasteurs", mais les "princes des terres étrangères".

Cette désignation est attesté au singulier: $\begin{matrix} \text{A} \\ \text{III} \end{matrix} : \text{ḥk}^3 \text{ ḥ}^3\text{s-w.t}$ et au pluriel: $\begin{matrix} \text{I} \\ \text{I} \\ \text{I} \end{matrix} \begin{matrix} \text{III} \\ \text{III} \\ \text{III} \end{matrix} : \text{ḥk}^3\text{-w ḥ}^3\text{s-w.t}$ (6).

sōs (σῶς) doit par conséquent correspondre à *ḥ}^3s-w.t* "terres étrangères". On a vu au paragraphe précédent, que σῶς "pasteurs" correspondait au pluriel copte ϣοοϥ (s) "pasteurs, bergers".

(6) *Wb.* III, p. 171, 28-29.

Dans la transcription de Manéthon, ω correspond à un o bref. En réalité il ne s'agissait non de quantités (voyelle longue : voyelle brève), mais de qualités: o fermé était transcrit par υ (= français ou), o ouvert par ω (français o dans étouffe).

La correspondance h : s : s

La correspondance $h : \check{s}$ n'a rien d'étonnant. L'ancien \textcircled{h} passe souvent à $\textcircled{\check{s}}$ en copte:

(a) Egyptien	(b) Reconstruction	(c) Copte
hpr "devenir"	$*h\bar{a}par$	$\textcircled{\check{s}}\omega\pi\epsilon$ (S): $\check{s}\bar{o}pe$
$hprw$ "premier"	$*harpaw$	$\textcircled{\check{s}}\omega\rho\pi$ (S): $\check{s}orp$
$hnzw$ "Khonsou"	$*hanzaw$	$\textcircled{\check{s}}\omega\eta\epsilon$ (S): $\check{s}ons$ (7)

Il n'y a donc rien qui s'oppose à l'équation $h\check{s}s-w.t$ "terres étrangères = $\sigma\omega\varsigma$ ($s\bar{o}s$, à lire *sos* avec *o* bref ou, plus exactement, $*\check{s}os$). Il n'y a que la fin du mot ($-w.t$) qui ne figure pas dans la transcription. On peut comparer le copte $\epsilon\iota\omega\rho\epsilon$ (S) "champ", pl. $\epsilon\iota\lambda\rho\omega\gamma\epsilon$, $\epsilon\iota\lambda\rho\omega\gamma$ (S): il y a, en effet, une partie de la fin du mot qui manque, mais la perte ($-w\check{s}$ ou $-u$) paraît négligeable.

Le pluriel $h\check{s}s-w.t$ possède donc une structure $*h\check{s}\acute{o}swet$, avec *o* bref en syllabe fermée. Le singulier correspondant doit comporter, en syllabe ouverte, un *o* long, donc: $*h\check{s}\bar{o}set$.

Il ressort des reconstructions de $\textcircled{\check{s}}\omega\eta\epsilon$ (S) "pasteur", pl. $\textcircled{\check{s}}\omega\eta\epsilon$ (S) que *o* et ω du copte dérivent de *a* (*a* bref) et de \bar{a} (*a* long): $\check{s}\bar{a}\check{s}is$, pl. $\check{s}a\check{s}s-\bar{u}$. Par conséquent, les deux formes de $h\check{s}s.t$ "terre étrangère" peuvent être reconstruites comme $*h\check{s}\bar{a}s-a.t$, pl. $*h\check{s}as-we.t$.

(7) $\textcircled{\check{s}}\omega\eta\epsilon$ (S) "Celui de Khonsou", nom d'un mois du calendrier copte.

La terminaison du féminin

La terminaison du féminin $\bar{a}.t$ était prononcée $*-a.t$. Cette reconstruction ressort (a) du témoignage du copte, (b) des correspondances de langues chamito-sémitiques:

(a) $\overline{w}^c.t-y$ "seul" : copte OYWT (S) = phon. $w\bar{o}t$.
 Reconstruction schématique: $w\bar{e}^c[y]-\bar{a}.t-\bar{i}y$, comp. $w\bar{e}^c[y]$ "un" =
 copte OYA (S), OYAI (B), OYEE , OYEEIE (L), etc.
 provenant de $*wi^c yaw$ ou similaire. Dans OYWT (S) y a été
 absorbé par la voyelle suivante.

(b) Langues sémitiques:

Accadien $\check{s}arr-a.t-u-m$ "reine", arabe $malik-a.t$ "reine",
 hébreu $\check{s}\bar{a}^c-\bar{a}$ "heure", mais à l'état construit (= devant un
 génitif) $\check{s}\bar{e}^c-a.t$;

langues chamitiques:

bedja: $tak-\acute{a}.t$ "femme", $3ab-\acute{a}.t$ "chevrette";

berbère: *Anygath, Darath, Chylemath*, etc. (nomina loci et
 fluminis en $-ath$ chez Strabon, du genre féminin,
 comp. aussi *takoubath*, n.l.).

Nous écrivons la transcription de la terminaison du féminin $-a.t$,
 parce que (1) la voyelle a peut tomber après thèmes vocaliques,
 (2) parce qu'il s'agit apparemment d'une terminaison composite
 ($a + .t$).

$*Ha3\bar{a}s-a.t$, féminin du type "mixte"

Un examen des "formes nominales" du copte révèle que celles-ci
 correspondent à des catégories bien définies. Tel est au moins le
 cas dans la grande majorité des noms examinés. Il y a certainement
 des noms à classer à part, notamment dans le cas d'emprunts. Nous
 connaissons deux noms provenant d'une forme nominale analogue,
 à savoir les prototypes de $\text{NT} \cdot \text{f} \bar{e}$ (S) "déesse": $*nat\bar{a}r-a.t$
 et de $\text{t} \text{UKI}$ (B) "servante": $*ba3\bar{a}k-a.t$.

Les formes masculines de ces deux mots sont:

sg. ΝΟΥΤΕ(S) "dieu" : *natīr ΒΩΚ (B) "serviteur" : *ba3īk
pl. ΝΤΑΙΡ(S) "dieux" : *natīr-ū ΕΒΙΑΙΚ (B) "serviteurs" : *ba3īk-ū

A côté de ΝΤΑΙΡ (S) il y a la variante ΝΤΗΡ (S). Le pluriel ΕΒΙΑΙΚ (B) ne provient pas directement de *ba3īk-ū, mais d'une forme intermédiaire *bayīk-ū.

Le passage de \bar{o} à \bar{u} (OY) dans ΝΟΥΤΕ (*nūte*) est imputable à la présence d'une nasale (8). La quantité de la première voyelle (OY = \bar{u} , ω = \bar{o} , voyelles longues) est due à la structure du mot (règle: voyelle accentuée en syllabe ouverte: longue; en syllabe fermée: brève). Il est donc possible de reconstruire le masculin de *ha3ās-a.t "terre étrangère": on s'attend à *ha3īs (sg.) et à *ha3īs-ū (pl.). Ce mot n'est pas attesté, mais il a certainement désigné une qualité comme les formations correspondantes du sémitique.

On peut reconstruire: sg. * $\psi\omega\kappa$ (SB), pl. * $\psi\eta\kappa$ (SB) ou * $\psi\iota\alpha\iota\kappa$ (B), * $\epsilon\psi\iota\alpha\iota\kappa$ (B), avec voyelle épenthétique, comp. ΕΒΙΑΙΚ (B).

Le féminin "interne" de l'arabe

L'arabe classique connaît également la formation du féminin à l'aide d'un \bar{a} inséré. Dans un article *Sur la préhistoire de la langue arabe* j'ai relevé un certain nombre de formations présentant la même distribution vocalique (masculin: \bar{i} , féminin: \bar{a} (comme en égyptien) (9):

(9) W. Vycichl, *Comptes rendus du Groupe Linguistique d'Etudes Chamito-Sémitiques*. Paris 1970-71, p. 117-135.

(8) W. Till, *Koptische Dialektgrammatik*. München 1931, p. 9.

m. <i>ḥaṣṣīn</i>	"fortifié, bien gardé"	f. <i>ḥaṣṣān</i>
[<i>ka^cṣb</i>]	"ayant de jolis seins"	<i>ka^cāb</i>
<i>máyyit</i>	"mort"	<i>mawāt</i>
<i>razīn</i>	"lourd, grave, sérieux"	<i>razān</i>
<i>ṣant^c</i>	"habile, expérimenté"	<i>ṣanā^c</i>
<i>taqt^f</i>	"intelligent"	<i>taqāf</i>
<i>waqt^h</i>	"dur, insolent"	<i>waqāḥ</i>
<i>wahīm</i>	"malsain"	<i>wahām</i>

Les formes féminines ne figurent que dans des textes anciens ou dans de locutions figées. Le masculin **ka^cṣb* n'est pas attesté, pour de bonnes raisons. *Máyyit* provient de **mawīt*, puis **mayīt* (assimilation *wi:yi*), comme *raṣīs* "chef" a donné d'abord *rayts*, puis *ráyysis* en arabe parlé.

J'appelle ces formations des féminins internes. Combinées avec la terminaison *-a.t* il s'agit de féminins mixtes. Ces formations sont particulièrement fréquentes comme noms abstraits: par ex. *latīf* "gracieux, gentil": *latāf-a.t* "grâce, gentillesse", *matīn* "solide": *matān-a.t* "solidité", etc. Ces formations, très nombreuses dans la langue actuelle, ne représentent que des notions abstraites. Pour l'expression du féminin naturel, la langue préfère le "féminin externe": *latīf-a.t* "gracieuse, gentille", *matīn-a.t* "solide", etc. L'arabe a donc gardé les anciens féminins "mixtes" pour l'expression de l'abstrait et a innové pour la désignation de féminins naturels.

Si le singulier **haṣas-a.t* "terre étrangère" a pu être reconstruit dans son intégralité, le cas du pluriel se présente de façon moins nette. Cette incertitude est due à la présence du suffixe composite *-w.t* (pl.f.) dont la vocalisation n'est pas attestée en syllabe tonique. Un pluriel **haṣaswe.t* correspond probablement à la prononciation de la langue classique, mais la dernière voyelle n'a été insérée qu'à titre provisoire. Au temps de Manéthon on prononçait probablement: **ḥ3ōse* (S), pl. *ḥ3oswe* (S) et *ḥ3ōsi* (B), pl. *ḥ3oswi* (B).

Conclusion

L'étude des trois termes considérés a mis en évidence l'exactitude des transcriptions grecques de Manéthon.

Le mot désignant le "chef" ou le "prince" est un participe actif, comme d'ailleurs l'appellation du "berger". Dans ces deux cas, l'arabe se sert également de participes actifs et, ce qui importe, de la même forme que l'égyptien (égyptien: $\dot{h}\bar{a}k\bar{i}3$, $\bar{s}\bar{a}3\bar{i}s$, arabe: $\dot{h}\bar{a}k\bar{i}m$, $\bar{s}\bar{a}r\bar{i}h$).

La désignation de la "terre étrangère" constitue, d'après nos recherches, primitivement une forme adjectivale. Bien que l'égyptien ne possède pas, à l'instar d'autres langues chamito-sémitiques, de nom du genre féminin pour désigner la "terre", comp. arabe $3ar\bar{d}$ (f.) et berbère $tamurt$ (f.), les noms des terres sont féminines: $3\dot{h}.t$ "champ", $Km.t$ "Égypte, terre noire", $\dot{h}3s.t$ "terre étrangère", etc. Seul $t3$ "terre" est du genre masculin.

La désignation de la "terre étrangère" comporte un \bar{a} médian. Il s'agit de la marque du genre féminin, par opposition à la voyelle \bar{i} , marque du genre masculin.

Comme on a vu l'arabe (et aussi l'éthiopien) possèdent ces formations, par ex. $wa\dot{h}\bar{i}m$ "malsain" (m.) contre $wa\dot{h}\bar{a}m$ (f.), par ex. $3ar\bar{d} wa\dot{h}\bar{a}m$ "terre malsaine".

C'est ici que nous voyons une différence entre l'égyptien et l'arabe. L'arabe peut former des féminins sans terminaison spécifique, tandis que pour l'égyptien l'emploi de la terminaison est obligatoire.

Dans l'ensemble, on peut dire que les analogies de l'égyptien et de l'arabe ressortent avec une netteté suffisante. Les transcriptions que donne Manéthon réflètent exactement la prononciation de son temps.

Werner VYICHL
2, rue des Pénates
CH-1203 Genève